

Septième épisode

Henri Bergson et l'engagement des Etats-Unis dans la première guerre mondiale

Daniel Bloch

1916 : l'issue du conflit mondial dans lequel est engagé notre pays est incertaine. Le gouvernement français souhaite maintenir l'Espagne dans sa position de neutralité, alors qu'elle pourrait se rapprocher de l'Allemagne, mais aussi obtenir un engagement ferme des Etats-Unis du côté des Alliés. C'est alors qu'il décide d'envoyer des intellectuels français de réputation internationale en *Mission d'Etat*, sous couvert de conférences universitaires, afin d'accéder aux principaux responsables politiques des pays concernés pour plaider en notre faveur. Trois missions furent ainsi confiées à Henri Bergson, une première en Espagne, en mai 1916, une seconde aux Etats-Unis de février à mai 1917 et une troisième, encore aux Etats-Unis, de juin à août 1918. Cette troisième mission, dont nous ne traiterons pas dans la suite, de juin à septembre 1918, eut à traiter de la fin du conflit sur son front oriental, en Extrême-Orient,

Mobiliser Bergson au service de la diplomatie française allait de soi -pour autant que Bergson en accepte le principe-, tant sa popularité était à son plus haut en Espagne, et plus encore aux Etats-Unis où il avait accompli, en 1913, un voyage triomphal, avec un accueil plus proche de celui réservé aux rockstars qu'à des philosophes. Il y avait donné des conférences publiques – en français, alors qu'il était bilingue – à l'Université Columbia, à Harvard, à Princeton et au Comité France-Amérique. On dit même que sa visite à l'Université Columbia fut à l'origine du premier embouteillage monstre à Broadway, même s'il ne s'agit vraisemblablement là que d'une simple coïncidence.

« Just over 100 ago, New York newspapers announced the impending arrival of a visiting French philosopher, and the city buzzed. When Henri Bergson delivered his February 1917 series of lectures at

Columbia University, New Yorkers were so eager to hear him speak – though he delivered his philosophical musing un French – that they descended on the campus in the thousands. In the process, his fans caused the very first traffic jam on Broadway¹”

Henri Bergson a rédigé un compte-rendu de ces trois missions, compte-rendu consacré pour sa plus grande partie à la seconde, précédant l'entrée en guerre des Etats-Unis. Il s'agissait pour Bergson de prendre le contrepied des analyses les plus répandues à l'issue de cette guerre quant aux motivations de leur intervention. Ces analyses apparaissaient à Bergson non seulement comme inexactes, mais plus encore comme profondément injustes. Il rédige son rapport en 1936, mais il le garde pour lui, tout en autorisant sa publication posthume par son testament de 1937. *La Revue des deux mondes* le publie en juillet 1947 plus de 10 années après qu'il ait été écrit. Il est reproduit en Annexe.

La première mission, en Espagne, « de beaucoup la moins importante » écrit Bergson, était formée de quatre académiciens qui reçoivent un accueil chaleureux de la part des intellectuels francophiles et réformistes, mais aussi des catholiques sociaux, cependant que les conservateurs et le haut-clergé, majoritairement germanophiles² les attaquent vigoureusement dans la presse. En quelque sorte une préfiguration des camps qui s'affronteront vingt années plus tard, d'avril 1936 à juillet 1939, lors de la guerre civile espagnole. Henri Bergson situe la France dans le camp de la morale, la décrivant comme faisant face à une Allemagne militariste et idolâtre. C'est au cours de cette mission que fut notamment avancé le projet de création de la Casa de Velasquez, l'Institut français de Madrid. On notera

¹ <https://qz.com/1468694/broadways-first-traffic-jam-was-due-to-a-henri-bergson-philosophy-lecture/>

² Camille Lacau Saint-Guily, *Henri Bergson et les conservateurs espagnols*. Cahiers de civilisation espagnole contemporaine, 1907 – 1940, <http://journals.openedition.org/ccec/4395>

que François, le fils aîné de Jacques Chevalier – qui fut l'élève du géographe Raoul Blanchard à Grenoble, puis de l'historien Marc Bloch en Sorbonne - dirigea cet Institut de 1966 à 1979.

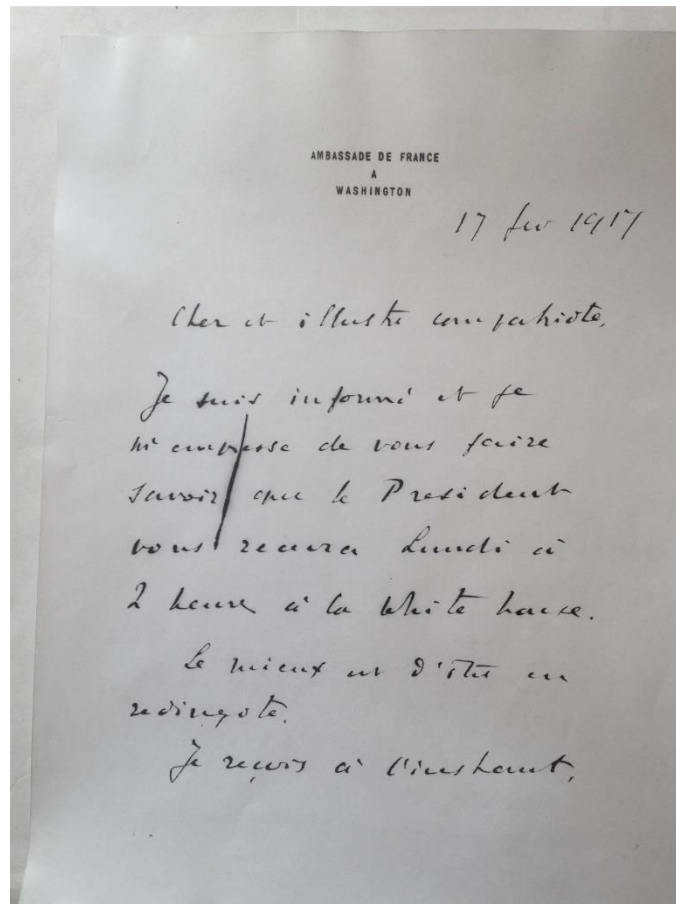
La seconde mission confiée à Bergson par Aristide Briand, Président du conseil et Ministre des affaires étrangères, joua un rôle essentiel dans l'engagement, le 6 avril 1917, des Etats-Unis aux côtés des Alliés. Bergson s'entretient lors de cette mission avec les principaux conseillers du Président Wilson – dont le colonel House, un de ses confidents, qui devient son ami³ - mais aussi avec Wilson lui-même.

« Il s'opéra en moi, par le fait de la nécessité, une transformation miraculeuse. Moi qui ai toujours eu horreur des réceptions, j'allais partout où ma présence pouvait être utile, je multipliais les entretiens et les conversations, s'ailleurs préparés, car il fallait peser ses mots et ne rien laisser à l'improvisation. Wilson fut décidé fin mars. Le 2 avril il fit sa déclaration. Ce fut une des plus grandes joies de ma vie⁴. »

Le 6 avril, le Sénat américain, par 82 voix contre 6 et la Chambre des Représentants, par 373 voix contre 50, approuvent la déclaration du président Wilson sur l'état de guerre entre les États-Unis et l'Allemagne.

³ Voir notamment les courriers échangés de février 1917 à décembre 1936, *in Bergson. Correspondances*, Presses universitaires de France, 2002.

⁴ Jacques Chevalier, *Entretiens avec Bergson*, op. cité, p.250.



Bergson, à son arrivée à Washington, est rapidement reçu à la Maison blanche par le Président Wilson.

Dans son *Bergson*, paru chez Plon en 1926, Jacques Chevalier présente cette seconde mission. Le manuscrit de l'ouvrage est soumis à Bergson, qui le lit attentivement et apporte les nombreuses corrections qu'il estime nécessaires :

- « Dès la fin de 1916, il renonçait à son enseignement au Collège de France, et à l'achèvement de son œuvre pour partir en Amérique »
« Pas tout à fait exact – écrit Bergson –, j'étais déjà en congé quand la guerre a éclaté. »
- « On parla de Bergson, alors comme « ambassadeur intellectuel ». Il quitta le Collège de France. On en fit aussitôt un ambassadeur. Ainsi naquit curieusement le mythe de Bergson ambassadeur de France aux Etats-Unis » Bergson lui demande ici de supprimer ces trois phrases qui, de plus « risquent de raviver un mythe aujourd'hui oublié » D'autant plus que Bergson eut fort à faire avec l'ambassadeur

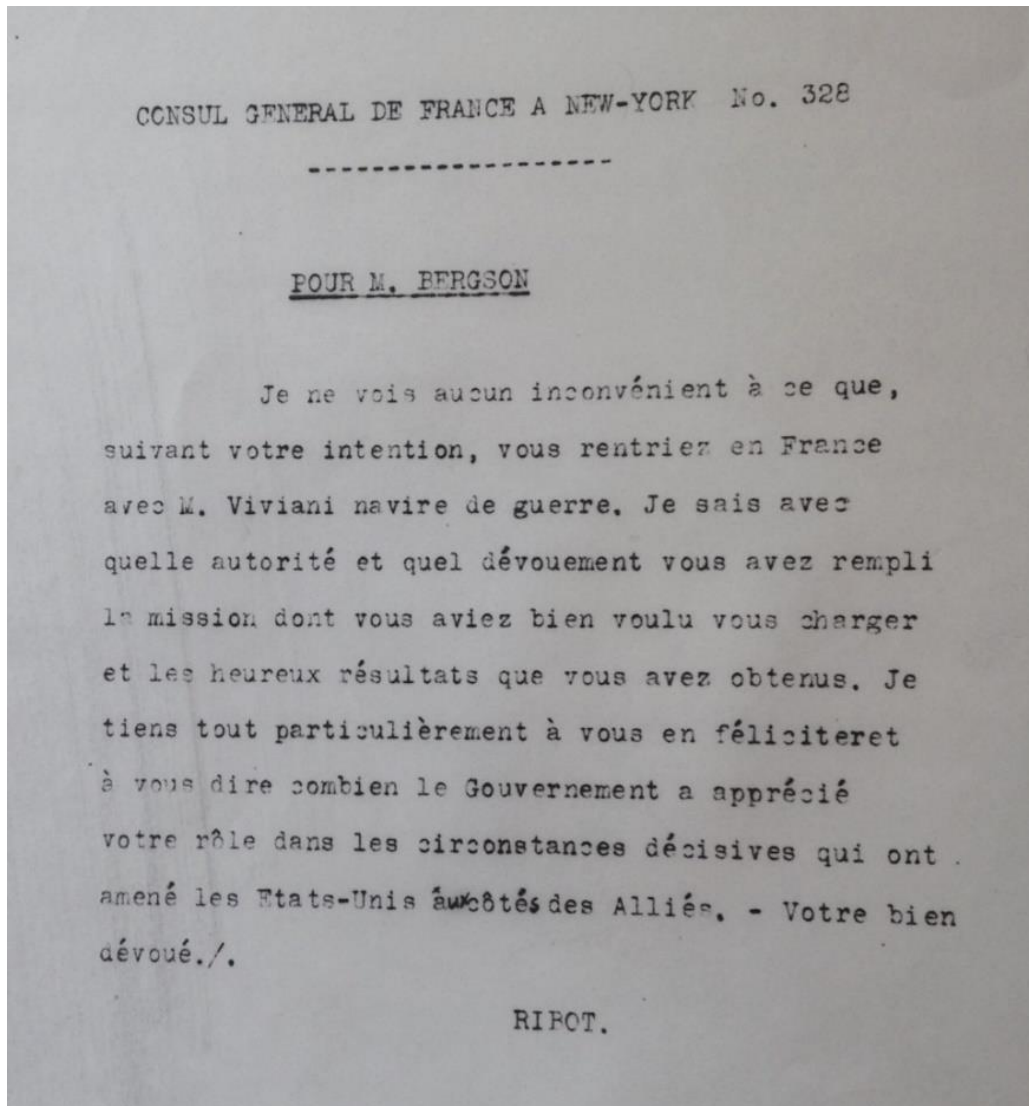
de France à Washington, qui supporta difficilement les contacts directs de Bergson avec les autorités américaines...

- « Ce que furent ses entretiens avec le président Wilson et avec Lans, ce que fut son action, et celle de Joffre, c'est ce que l'histoire nous dira. Mais, ce qu'on peut affirmer sans attendre le jugement de l'histoire, c'est l'efficacité de cette diplomatie, fondée sur la *sympathie intellectuelle* et sur la *vérité* ». « Je désirerais vivement – écrit Bergson en marge du manuscrit – que tout ceci fût supprimé ; d'abord parce que je ne voudrais pas qu'on exagère l'importance de ce que j'ai pu faire en Amérique, ensuite parce que ce passage pourrait donner lieu, là-bas, à des commentaires fâcheux. »
- « De cette époque, Bergson a gardé un souvenir inoubliable, qui l'enchanté et qui l'exalte encore ». « Ne dites pas, écrit Bergson en marge, que ce souvenir « m'enchanté ». Il est accompagné de trop de visions d'horreur, de trop de souvenirs de deuil et de misère. »

Cette décision acquise, le gouvernement français demanda à Joffre, le vainqueur de la bataille de la Marne, qui venait d'être nommé, malgré lui, Maréchal de France, tout en étant déchargé de ses fonctions de commandant en chef des opérations de guerre, et à René Viviani, alors ministre de la justice, de l'instruction publique et des beaux-arts, d'aller rejoindre Bergson, qui poursuivait sa mission, avec l'objectif de préciser les conditions dans lesquelles l'armée américaine pourrait prendre sa place dans les combats. Partis de Brest le 15 avril, ils débarquent à New-York le 24 avril, et reçoivent un accueil triomphal.

« Il s'opéra en moi, par le fait de la nécessité, une transformation miraculeuse. Moi qui ai toujours eu horreur des réceptions, j'allais partout où ma présence pouvait être utile, je multipliais les entretiens et les conversations, s'ailleurs préparées, car il fallait peser ses mots et ne rien laisser à l'improvisation. Wilson fut décidé fin mars. Le 2

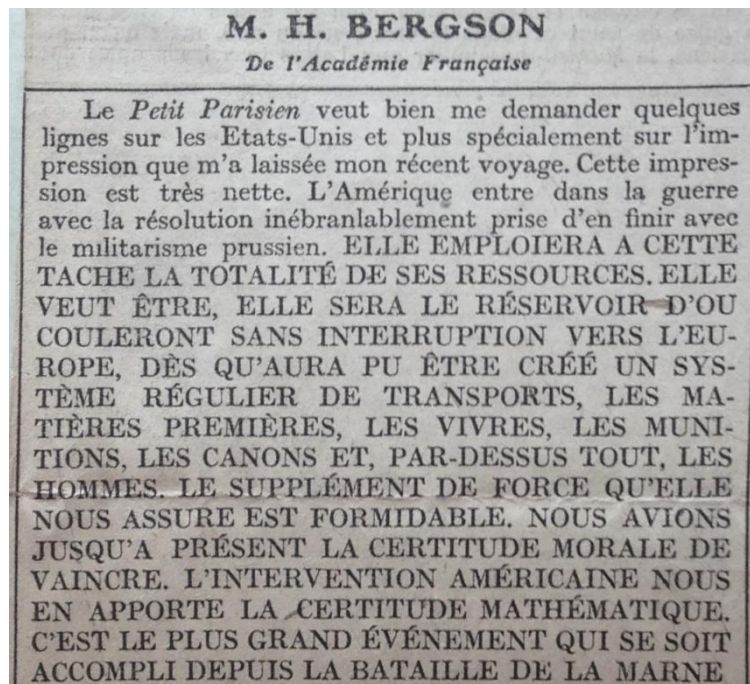
avril, il fit sa déclaration. Ce fut une des plus grandes joies de ma vie⁵. »



Sa seconde mission achevée, Bergson revient en France, avec Viviani et Joffre, dans un navire de guerre et non en navire marchand, afin d'échapper si possible aux torpilles des sous-marins allemands.

A son retour des Etats-Unis, Bergson accepte de publier dans le *Petit Parisien* une Note faisant le point sur les résultats obtenus au cours de sa mission.

⁵ Jacques Chevalier. Entretiens avec Bergson, Op. cité p. 250.



On en trouvera un court extrait ci-dessus. Les majuscules sont de la main de Bergson.

Lors de leurs entretiens, Henri Bergson et Jacques Chevalier sont revenus en de multiples occasions, sur cette mission. Ainsi :

Noël 1917 (24 décembre) « Joffre, me dit Bergson - était un grand silencieux. Il ne parlait guère, mais, lorsqu'il parlait, c'était toujours pour dire quelque chose d'intéressant. J'admirais son robuste courage et sa placidité. C'était l'homme qui, la veille de la bataille de la Marne, au pire moment, dormait, comme Condé à la veille de la bataille de Rocroi, et qui avait interdit qu'on le réveillât. Il me souvient d'un jour où Viviani avait fait un interminable discours, où il éteignait et rallumait tour à tour les étoiles. Les Américains manifestaient des signes croissants d'impatience. A la fin, n'en pouvant plus, ils crièrent « Joffre, Joffre. » Viviani dut s'arrêter. Joffre, de sa place, salua l'auditoire en souriant. « Joffre, Joffre, *Stand up*, - Qu'est-ce qu'ils disent ? me demanda Joffre, en se penchant vers moi – Ils vous demandent de vous lever ». Joffre se lève, salue, sourit, et se rassied : « Joffre, *speak, speak*. -

Qu'est-ce qu'ils veulent ? Que vous parliez. » Joffre se lève à nouveau, puis les acclamations une fois calmées, crie : « Vive les États-Unis ». Hourrahs prolongés. Un mot du vainqueur de la Marne avait fait plus que toute la rhétorique du politicien.

Lorsque j'étais en Amérique, - poursuit Bergson - je fus convié un jour par Roosevelt à venir partager son petit déjeuner ; il devait m'attendre chez lui avant huit heures, et il habitait fort loin. Roosevelt me dit : « La parole est vile quand elle ne prépare pas à l'action. » La parole est vile : ce qui n'empêcha pas Roosevelt de parler sur ce thème pendant plus de deux heures. Il est vrai qu'il pensait sans doute ainsi préparer l'action, et peut-être n'avait-il pas tort... J'admire les gens qui sont capables de parler sans avoir rien à dire : je les admire mais ils m'épouvantent un peu. Pour moi, je suis incapable de parler pour parler, et par exemple, de porter un toast. Je ne puis et je ne sais parler que lorsque je veux, soit préparer une action, et l'enseignement est l'action par excellence, soit obtenir un résultat précis. Alors, la parole reprend sa destination naturelle, qui est de servir l'idée, et non pas de la suppléer. Ainsi l'on vit dans le royaume de l'esprit pur, replié sur un monde intérieur où la pensée a le temps de mûrir et peut être sauvegardée jusqu'à ce qu'elle soit au point et qu'on puisse la livrer. Je crois à la vérité, je la cherche ; je ne la cherche pas seulement avec ma tête, je la cherche avec mon cœur, mais sans jamais permettre à mon cœur de troubler ma tête. Je la cherche, sans le dire. Et je la cherche encore contre toute espérance humaine, estimant qu'une cause juste mérite que l'on combatte pour elle, même sans espoir⁶

Les effectifs de la Force expéditionnaire américaine en Europe sous les ordres du général Pershing, atteignent rapidement deux millions d'hommes. La guerre s'achève le 11 novembre 1918, par une déclaration d'armistice,

⁶ Jacques Chevalier, *Entretiens avec Bergson*, op.cité, p. 26.

suivie, le 28 juin 2019 du traité de Versailles, signé sur le lieu même – la Galerie des glaces - où, le 18 janvier 1871, avait été paraphé le traité de capitulation qui amputait notre pays de trois départements d'Alsace-Lorraine. Henri Bergson poursuit alors son engagement politique en se consacrant au développement de la coopération intellectuelle internationale, dans le cadre de la Société des Nations (SDN) ; dans le cadre d'un dispositif qui subsistera lorsque l'ONU succèdera à la SDN. Ce sera l'UNESCO.